

Mathieu Gervais, « S'inscrire dans la nature : nature et sacralité chez les agriculteurs paysans », in Ludovic Bertina et al. (dir.), *Nature et Religions*, Paris, CNRS éd., 2013, p. 195-209.

## « S'inscrire dans la nature » : nature et sacralité chez les agriculteurs paysans

Mathieu Gervais

### Résumé

L'importance symbolique croissante de la référence à la nature dans nos sociétés va de paire avec le développement d'une agriculture minoritaire qui revendique des relations spécifiques avec la nature. Les discours tenus par ces agriculteurs paysans puisent parfois dans un imaginaire qui sacralise la nature et la dote d'une conscience indépendante de l'homme. Toutefois, les façons de travailler des agriculteurs paysans se distinguent de cette conception et font émerger la vision d'un englobant naturel dont l'homme est partie prenante et avec lequel il collabore. Ici, c'est la catégorie du « vivant » qui est sacralisée. L'homme est alors en même temps créateur et dépendant de la nature, sa liberté n'étant possible qu'à travers la préservation de sa capacité de participation à l'émergence de la vie. Par ses postulats et aussi par la structure sociologique des agriculteurs rencontrés, on constate que ce schéma entretient des affinités avec une définition chrétienne de la création.

La multiplication dans nos cités des Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne (AMAP), des produits estampillés « bio » dans nos magasins, des références à la « nature » dans les réclames illustre l'importance grandissante d'un désir de nature dans la consommation. S'intéresser à l'écologie, c'est aussi s'intéresser à ce mouvement qui demande de reconsidérer la place et le statut de la nature dans notre société. En dernier ressort, ces transformations visibles dans le monde de la consommation reposent sur la prise en charge par les producteurs de ce nouveau rapport à la nature. L'agriculteur paysan peut ainsi être appréhendé comme écologiste en ce qu'il prend en charge le désir social de réorganiser nos rapports avec la nature et le met en œuvre dans son travail.

À partir d'une cinquantaine d'entretiens semi-directifs menés auprès d'agriculteurs paysans dans six départements français différents et en nous servant de la notion de sacré nous voudrions ici nous interroger sur cette prise en charge de la nature telle que l'assument ces agriculteurs. Le sacré, saisi comme relatif à des choses échappant à la volonté de l'homme ou interdites, sera ici mobilisé afin d'éclaircir les relations entre la nature, l'écologie et la religion. Dans cette approche, le sacré n'est pas *a priori* lié au religieux<sup>1</sup>. La nature, quant à elle, est évidemment un objet difficile à définir une fois pour toutes. C'est pourquoi nous nous efforcerons ici de prendre en compte le caractère nécessairement subjectif de toute définition de la nature en nous demandant comment les agriculteurs paysans que nous avons rencontrés l'appréhendent, et s'ils ont ou non recours à la sacralisation pour la définir et entrer en relation avec elle.

Dans *Le désenchantement du monde*, Marcel Gauchet reprend le schéma d'un rapport des sociétés à la nature organisé selon un axe historico-religieux. Cet axe va des sociétés primitives, caractérisées par une religion garante d'une continuité hiérarchique qui englobe société et nature, jusqu'à notre société où le Dieu transcendant d'abord, l'absence de religion ensuite, ont permis d'objectiver la nature et de l'investir : « Le dessein de domination et d'affirmation de soi par la réduction de l'autre s'exerçait entièrement à l'intérieur du lien social. Il aura désormais son foyer d'application dans le rapport à l'englobant naturel<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup>HERVIEU-LÉGER D., *La religion pour mémoire*, Paris, Le Cerf, 1993, p.65-68.

<sup>2</sup>GAUCHET M., *Le désenchantement du monde* [1985], Paris, Gallimard, 2005, p.186.

Ce schéma servira de canevas à notre démonstration, avec une première partie dédiée à l'hypothèse d'une sacralisation de la nature correspondant à la nostalgie d'une spiritualité cosmogonique et une seconde partie où cette hypothèse sera délaissée au profit de l'idée d'un rapport à la nature structuré par une sacralisation du « vivant » se rapprochant plus d'une spiritualité chrétienne.

## **UNE SACRALISATION DE LA NATURE ?**

### **La nature : un équilibre harmonieux**

Lorsque les agriculteurs paysans font référence à la nature, c'est souvent pour évoquer un « équilibre » positif et autonome, ce qui pose d'emblée la difficulté du bien-fondé du travail agricole. Pierre, agriculteur dans le Lot, nous dit : « à chaque fois qu'on plante un outil dans la terre, on la viole, quelque part. On rompt un équilibre qui est là. Pour l'idée d'en imposer un autre, un autre équilibre qui soit le plus proche possible de celui qui est là à l'état naturel ». Cet équilibre est caractérisé par son « harmonie », à laquelle le paysan doit être attentif et pour lequel il doit participer comme nous le dit Pascal, un autre agriculteur du Lot : « Paysan, on est dans un milieu, dans un écosystème ; il faut essayer de conjuguer toutes les lois qui régissent cet écosystème pour ne pas faire de dégât et essayer de rétablir l'harmonie qui a ou qui peut exister entre l'homme et la nature puisqu'on l'a coupée, qu'on se considère à côté ». Il y a là le sentiment d'un ordre qui existe en dehors de nous et qui est d'abord accessible par la contemplation et l'observation puis par son intégration hiérarchisante : « Le monde est capable de s'auto-organiser à partir du moment où on respecte sa place et son rôle. La première chose c'est d'être capable et de s'éveiller pour comprendre que les arbres font le sol et que le sol nous nourrit. [...] Être un des maillons de la grande chaîne du vivant, il faut commencer par ça » nous dit encore Pascal. On a bien là une hiérarchie organisatrice puisque la nature est bien au-dessus, au-delà de notre sphère : « C'est à nous de nous adapter et ce n'est pas à nous d'adapter la nature à notre profit » résume Francis, agriculteur dans le Lot. L'intégration de cet ordre deviendrait alors la raison d'être du paysan, le but de l'agriculture biologique, ce qu'explique Francis : « Je pense que c'est ça la conception de la bio [l'agriculture biologique], faire confiance à la nature, ne pas être contre elle mais avec elle, dans l'attitude de l'indien qui dit qu'on fait partie de la nature, on n'est pas au-dessus, on n'est pas celui qui dirige ».

### **La non-nécessité de l'homme**

Dans ce schéma, si la nature est essentielle à l'homme, l'inverse n'est pas vrai et Vincent, agriculteur mayennais, insiste sur ce point : « Il y a une urgence environnementale, mais seulement pour l'homme. L'homme peut disparaître mais la nature, la vie, sera toujours là ». Ce qui entraîne pour Fabien, agriculteur du Puy-de-Dôme, la formulation d'un idéal d'humilité face à la nature et au travail agricole : « C'est une prise de conscience, qu'il faut respecter la nature, qu'on n'est pas les maîtres du monde, que la nature nous domine quelque part. La terre sera là quand nous on ne sera plus là ». A propos de cette attitude humble de pensée et de travail, Yann, en Mayenne, développe : « Je pense que l'agriculture a quelque chose de violent, dans la façon de transformer la nature à son profit. Mon idéal c'est la permaculture, l'"agriculture naturelle" ; laisser au maximum faire la nature ». Finalement, cette conception appelle à une réduction de l'impact de l'agriculteur : « Au quotidien j'essaie d'avoir le moins de gestes », dit encore Pascal.

### **L'agriculture naturelle**

Lorsque les agriculteurs paysans emploient le mot « nature » dans le sens évoqué ci-dessus d'une nature « équilibre », supérieure et englobante (par rapport à l'homme), leurs discours se rapprochent d'une position agronomiquement et philosophiquement structurée. Agronomiquement d'abord : l'agriculture s'est construite dans un investissement du donné naturel, dans son aménagement et sa transformation artificielle. Il existe cependant des tentatives, des courants agronomiques qui cherchent à travers le travail agricole à atteindre un idéal de cueillette. C'est cette agriculture à laquelle fait référence notre avant-dernière citation : l'« agriculture naturelle » appelée aussi « agriculture sauvage », déclinée parfois en « permaculture ». Masanobu Fukuoka, agronome

japonais, est à l'origine de cette méthode qui refuse tout travail du sol, toute fertilisation (chimique ou par compostage) et tout désherbage :

« À strictement parler, la seule agriculture « sauvage » est la chasse et la cueillette. Faire pousser des récoltes agricoles est un changement culturel qui requiert de la connaissance et un effort constant. La distinction fondamentale est que M. Fukuoka cultive en coopérant avec la nature plutôt qu'en essayant de l'« améliorer » par la conquête<sup>3</sup>. »

Cette vision postule donc une certaine essence de la nature, parasitée par l'humain : « [Fukuoka] s'aperçut que la Nature était intrinsèquement parfaite. Les problèmes ne surgissent que quand les gens essaient d'améliorer la Nature et utilisent la Nature uniquement à l'avantage des humains<sup>4</sup>. »

L'agriculture naturelle est connue, au moins de nom, par un grand nombre d'interlocuteurs paysans<sup>5</sup>. Au-delà de ses caractéristiques agronomiques, cette agriculture est inspirée par une spiritualité particulière qui fixe la nature dans l'immuable et l'homme dans l'impossibilité de la connaître et de la modifier. Les références de Masanobu Fukuoka en la matière sont le taoïsme et le zen.

## Gaïa

Dans la pensée écologiste occidentale, on trouve une autre référence, plus philosophique celle-là : Gaïa. Elle est issue des travaux scientifiques de James Lovelock<sup>6</sup> mais reprise au sein du mouvement écologiste<sup>7</sup> notamment par Edward Goldsmith. Fondateur de la revue *The Ecologist* et du parti écologiste britannique, il se réclame du taoïsme, et va lui aussi dans le sens d'une sacralisation de la nature. Pour lui, la terre est un être vivant doué de conscience, Gaïa. Dans cette conception, Gaïa poursuit un but qui nous dépasse et l'homme doit alors accomplir sa vocation par la recherche d'actions « homotéliques », c'est-à-dire en respectant la « hiérarchie spatiotemporelle de Gaïa<sup>8</sup> ». Là encore, la nature est immuable, son principe hors de portée de l'esprit et de l'action de l'homme, ce qui chez Goldsmith justifie une hiérarchisation qui dérive jusqu'à ce que certains critiquent comme étant une biologisation du social, où chaque individu aurait une place naturellement définie<sup>9</sup>.

## Une vision contredite par les pratiques

La disposition conceptuelle qui voudrait faire de la nature une entité englobante, sacralisée, un ordre dans lequel l'homme doit se trouver intégré de façon hiérarchique (ce qui correspond dans la typologie de Marcel Gauchet à une religiosité primitive) existe donc agronomiquement et philosophiquement. Toutefois, et en dépit des discours rapportés plus haut, aucun des agriculteurs

---

3KORN L. introduction à FUKUOKA M., *La révolution d'un seul grain de paille* [1975], Paris, Guy Trédaniel, 2005, p.18.

4KORN L., « Masanobu Fukuoka's Natural Farming and Permaculture », [www.pemaculture.com](http://www.pemaculture.com), 2003.

5Voir notamment : GOULET F., « nature et ré-enchantement du monde » dans Bertrand HERVIEU (éd.), *Les mondes agricoles en politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010.

6LOVELOCK J., *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaïa* [1979], Paris, Flammarion, 1999.

7Voir FAURE E., « Pérennité de l'image de la Terre-Mère dans l'hypothèse Gaïa », *Ecologie Humaine* XII, n°2, juin 1994, p.83-101.

8GOLDSMITH E., *Le Tao de l'écologie*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002, p.125.

9Voir entre autre : JACOB J., *Histoire de l'écologie politique*, Paris, Albin Michel, 1999.

que nous avons rencontrés ne pratique l'agriculture naturelle, de même qu'aucun n'a développé la théorie gaïenne en des termes de « hiérarchie » ou d'entité agissante par-delà l'homme. Les trois agriculteurs nous ayant déclaré « croire en Gaïa » ont explicité leur croyance en termes d'adhésion à un principe de vie supérieur, se rapprochant alors de l'idée que nous développerons dans la seconde partie. Nous n'avons pas non plus constaté de ritualité spécifique liée à une éventuelle sacralisation de la nature.

### **Pistes d'explication sociologique**

Il faut finalement relever une distinction plus sociologique quant au discours même des agriculteurs paysans. En effet, les personnes qui se servent de l'objet « nature » et qui ont tendance à lui attribuer une consistance extérieure et supérieure à l'homme sont principalement des « jeunes » (- de 40 ans), hors cadre familial (c'est-à-dire n'ayant pas de parents agriculteurs). Ainsi, dans les citations évoquées aux débuts de cette partie, sur les six agriculteurs cités, quatre sont des jeunes, récemment installés en tant qu'agriculteurs. Parmi eux, deux sont hors cadre familial (Pierre et Yann), les deux autres ont des parents agriculteurs mais ils ont tous les deux suivi une formation universitaire en ville (Vincent et Fabien). Les deux derniers sont des agriculteurs plus âgés mais également issus d'autres milieux que le milieu rural.

Ces remarques appellent deux pistes explicatives. Danièle Léger et Bertrand Hervieu notaient qu'après une première étape dans l'installation de communautés écologiques à la campagne et face à l'expérience concrète et difficile du travail agricole, « la nature cesse d'être référence mythique de l'harmonie perdue et devient une épreuve quotidienne<sup>10</sup> ». Ce facteur temporel pourrait expliquer en partie l'absence d'une conception de la nature comme référence cosmogonique chez des agriculteurs moins récemment installés. Il faut ajouter une seconde idée, développée par Bernard Charbonneau : celle du « sentiment de nature ». Ce sentiment pousse selon cet auteur à considérer la nature comme entité extérieure justement parce qu'on en a été privé, déconnecté<sup>11</sup>. Cela expliquerait alors pourquoi c'est dans la première phase d'installation, et en particulier chez des personnes non-issues du monde agricole, que l'on retrouve cette pensée.

On ne peut donc pas conclure à une tendance lourde de sacralisation de la nature chez les agriculteurs paysans rencontrés. Certains d'entre eux développent cependant des discours qui peuvent, par certaines formulations, s'avérer proches de théories englobantes de la nature sacralisée, ce qui nous permet de valider l'hypothèse de l'existence d'« affinités électives » entre cette pensée et des religions cosmogoniques constatées par Danièle Léger et Bernard Hervieu<sup>12</sup>.

## **SACRALISATION DE LA VIE**

### **Les rythmes naturels opposés à l'artificialisation**

Quand les personnes rencontrées n'utilisent pas le mot « nature » dans le sens d'une entité supérieure et immuable, ils l'emploient souvent pour qualifier certains « rythmes » et certains « schémas ». Les saisons, les aléas météorologiques, les temps de gestation des animaux sont ainsi qualifiés de naturels, ce qui vaut justification des pratiques : par exemple, Laurence, agricultrice dans le Puy-de-Dôme nous explique qu'elle a abandonné la « désaisonnalité » (une pratique qui permet d'obtenir des chèvres deux lactations par an au lieu d'une) au nom d'une « logique » qui incite à « se rapprocher des rythmes naturels des animaux et de la notion de saisonnalité des produits ».

---

10HERVIEU-LÉGER D. et HERVIEU B., *Des communautés pour les temps difficiles*, Paris, Le centurion, 1983, p.210.

11CHARBONNEAU B., *Le Jardin de Babylone* [1969], Paris, L'encyclopédie des nuisances, 2002, p.147.

12HERVIEU-LÉGER D. et HERVIEU B., *op. cit.*, p.81.

Ces rythmes naturels dont l'agriculteur doit se rapprocher s'opposent à la possibilité d'une vie qui en est déliée, symbolisée par la ville. Pierre, de l'Aveyron, nous a ainsi expliqué :

« Ce qui me fait chier c'est l'artificialisation des choses aujourd'hui. Et par là même d'une certaine écologie qui s'adapte à cette artificialisation. [La nature,] on est dedans complètement. Et le drame de la ville c'est ça, c'est qu'on s'en extériorise complètement. J'en conclus pas que la nature est bien, elle est comme ça. Elle est ni bien, ni mal, elle est comme ça. Le fait d'être dedans, on fait avec ».

Poursuivant cette idée d'opposition entre style de vie artificiel/urbain et style de vie naturel/rural, on peut associer l'analyse de Bernard Charbonneau citée plus haut sur le « sentiment de nature » naissant de la sensation de son manque. D'un côté, cette analyse révèle en quoi les plus récents néo-ruraux sont parmi les plus prompts à considérer la nature comme une entité vivante et indépendante de l'homme. De l'autre, elle permet d'expliquer l'absence de cette catégorie chez les agriculteurs les moins marqués par une rupture avec leur terroir (pas d'études urbaines, parents agriculteurs), comme Philippe, dans le Lot : « Je ne sais pas si c'est important pour moi [la nature], moi je la décris pas, je suis bien dedans et puis c'est tout ». Dans ces propos, on a bien l'idée d'une nature qui nous contient mais à la différence des discours précédents, la nature n'est ni bien, ni mal en elle-même, elle n'a pas d'intentionnalité, elle représente une condition pour l'homme : « on fait avec ». Le « drame » est de refuser cette condition en s'en échappant dans l'artifice. La différence est de degré entre une nature perçue comme extérieure, « référence mythique à l'harmonie perdue » à laquelle il faudrait se soumettre sans la remettre en cause, sans la modifier (donc en la sacralisant) et une nature perçue comme une condition, un donné qui nous inclut.

### **Le vivant**

Cependant, à cette définition de la nature, il faut associer la récurrence dans ce type de discours de la notion de « vivant ». Pour François, dans la Sarthe, la particularité du métier agricole est là : « Je crois qu'on est directement en lien avec le vivant. On fait naître, on a le cycle de la vie jusqu'à la mort ». Agriculteur paysan, c'est donc être dans la nature mais du côté, à proximité du vivant. Fabien, dans le Puy-de-Dôme, explique :

« Au niveau naturel, la bio c'est la vie, le conventionnel [l'agriculture conventionnelle] c'est marche ou crève. Sur la parcelle bio, il y a de la biodiversité, de la vie à tous les niveaux sur et dans le sol, des lapins, des vers de terre, des coccinelles, du côté conventionnel il y a rien, c'est mort. »

Ici, comme dans la majorité des discours recueillis, on a donc la mise à jour d'un principe force à l'intérieur de la nature : le « vivant ». Principe à l'aune duquel les pratiques sont mesurées, appliquées ou rejetées ; principe cohérent, sacralisé, comme nous l'explique Pierre :

« Le sacré c'est un respect absolu sur des choses. Par exemple la manière d'élever les animaux, t'as pas le droit de les faire souffrir, et c'est pas que pour une raison d'avoir un super produit économique. C'est ta relation avec quelque chose qui est devant toi et qui est vivant, sensible. Ça c'est de l'ordre du sacré. Ne pas manipuler les différents règnes du végétal – ça rejoint la question des OGM – règne animal, règne végétal, minéral, tu respectes ces choses là. [...] C'est un respect de la vie, une sacralité de la vie ».

### **L'équilibre homme/nature**

La distinction entre une nature comme donné qui inclut et le vivant comme principe sacré permet la ré-conciliation (au double sens de conciliation alternative aux schémas conventionnels et de pacification des rapports) du travail, de la liberté de l'homme et de la nature. Pour Gilles, dans le Puy-de-Dôme :

« Ce qu'on essaie de faire, faire le maximum dans un schéma naturel et respectueux de celui qui travaille le champ, de celui qui consomme, du sol, de l'eau, des insectes. Faire donner le maximum au champ, dans ces conditions-là, pour moi ce n'est pas être productiviste mais c'est bien produire au maximum mais sans artifice, sans dopage. »

L'articulation entre « nature » et « vie » permet donc l'espace d'une liberté agissante de l'homme dans le respect d'un donné naturel. Ce n'est plus « la nature » mais « le schéma naturel » en tant que schéma de référence de la vie. Stéphanie, dans le Lot, s'inscrit dans cette vision quand elle soutient que « le but c'est pas de pourrir la planète mais au contraire de faire un équilibre, la nature elle nous donne des choses, alors nous on peut lui donner des choses aussi, ça peut être un échange ». L'équilibre, l'harmonie n'est pas dans la nature en soi, hors de l'homme, mais dans un équilibre mesuré à l'aune de la vitalité du système. Equilibre co-créé par l'homme et en dehors duquel l'homme perd la possibilité même de vivre.

### **La vie, un principe hors de portée de l'homme**

Dans la pratique, cette conception d'une nature habitée et non statique et d'un principe de vie sacralisé autorise donc le travail du sol, qui, par définition, bouleverse les équilibres naturels préexistants. Mais il le permet dans le cadre du respect de la vie, principe qui sert à définir les contours d'une agriculture paysanne opposée à l'agriculture conventionnelle. Pour les agriculteurs paysans, le mystère du vivant reste impénétrable, d'où l'importance d'agir sur les conditions d'émergence de ce vivant, sur l'environnement, sur l'extérieur mais jamais à l'intérieur de ce vivant, d'où la critique des OGM par exemple. L'homme peut participer à créer les conditions qui rendent possible la vie, mais la vie elle-même reste un don hors de portée de l'intelligence humaine, comme l'exprime Maxime : « Il faut être très, très, très humble, faire avec, ce qu'on ne comprend pas ce n'est pas grave, on comprendra jamais tout ». D'où la critique des OGM donc, mais d'où aussi la recherche constante de l'équilibre dans le système agronomique, de la complémentarité des productions, de traitements homéopathiques. D'où, aussi, l'accent mis sur l'observation et la recherche de proximité avec des cycles et des « schémas » naturels, qui représentent non pas un absolu, mais une référence concernant les conditions de l'apparition de la vie.

### **L'homme créateur et solidaire de la nature**

En mettant en place ce système de représentation et d'interaction avec la nature, l'agriculture paysanne rejoint des théories écologistes et, au-delà, une certaine pensée d'origine chrétienne. Ainsi, l'idée que la nature ne peut pas être considérée comme un objet extérieur à l'homme mais qu'elle est au contraire définie par son caractère inclusif rejoint les théories de Serge Moscovici, un des premiers penseurs de l'écologie politique en France. Pour lui :

« L'homme est non pas « possesseur » ou « révélateur », mais *créateur et sujet de son état de nature*. C'est assez dire que son dessein n'est pas de s'approprier un univers qui lui serait étranger, auquel lui-même resterait extérieur : il consiste au contraire à accomplir sa fonction de facteur interne et régulateur de la réalité naturelle<sup>13</sup>. »

On voit dans cette idée comment l'inclusion de l'homme dans la nature amène la solidarité de l'homme et de la vie : l'homme en tant que créateur et sujet est responsable envers lui-même, à travers la nature. Réflexion qui recoupe tout à fait la préoccupation des agriculteurs paysans qui vivent à un double niveau cette solidarité. D'abord, leur responsabilité envers la nature est motivée par un objectif de santé publique, la qualité des aliments, leur origine « naturelle » comme garant de leur non-toxicité. Le respect de la nature est donc *in fine* respect de l'homme, comme dans les propos de Fabien :

---

13 MOSCOVICI S., *Essai sur l'histoire de la nature humaine*, Paris, Flammarion, 1968, p.25.

« Le but c'est la santé publique. Ce dont on se rend compte en agriculture c'est qu'on est en train de détruire la race humaine, à tous les niveaux. Le nombre d'allergies qui se développent par exemple. Pour ce qui est 'qualité de l'air' on peut pas contrôler mais pour tout ce qui est 'qualité des produits' on peut maîtriser donc c'est à nous de faire des efforts. Ce qu'on vend on veut que ce soit des bons produits, on veut pas que ce soit des produits contaminés. »

Ensuite, il existe une solidarité entre le respect de la nature et l'identité paysanne qui n'existe que dans la sauvegarde de l'outil de travail, c'est-à-dire la capacité de la nature à produire des aliments. La conscience de cette solidarité entre l'homme et la nature rejoint la célèbre phrase d'Elysée Reclus sur l'homme comme « nature prenant conscience d'elle-même<sup>14</sup> ». Ce cadre permet en même temps l'inclusion responsable dans la nature et la liberté créatrice en son sein.

### Nature, christianisme et écologie

La nature comme *donné* qui inclut l'homme sans le soumettre de façon hiérarchique n'est pas sans faire penser à l'idée chrétienne de *création*, comme œuvre dont l'homme doit prendre soin et qu'il a vocation à prolonger par son propre pouvoir créateur. Pour Marcel Gauchet, il y a dans l'histoire de la relation à la nature de nos sociétés, « retournement de la dette religieuse envers le créé en devoir de création<sup>15</sup> ». Pour lui, ce retournement se prolonge dans le cadre chrétien de l'incarnation qui fait de l'investissement mondain une dimension centrale de la recherche du salut. Or, ces liens entre incarnation, création et écologie ont été pensés aussi par des écologistes. René Dubos, un des organisateurs du premier sommet de la Terre en 1972, écrit ainsi que « le respect de la nature est compatible avec l'acceptation de notre responsabilité dans une gestion créatrice de la Terre [...] la transformation de la terre par l'homme peut être un acte créateur<sup>16</sup> ». Il édifie par ailleurs les abbayes bénédictines en modèle et Benoît de Nursie en saint patron de l'écologie. Chez Bernard Charbonneau, la nature est un « jardin terrestre » à « cultiver et à défendre » contre « le refus de penser et l'horreur d'agir<sup>17</sup> ». « Par ailleurs, écrit-il, Christ réincarne l'esprit comme aucune autre religion ne l'a fait », donnant ainsi de la consistance à la liberté de faire de l'homme ; « alors, plus rien n'est négligeable : ni la terre, ni l'histoire ; à tout instant se joue une partie qui met en jeu le salut personnel et universel<sup>18</sup> ». Nous pouvons donc constater, chez les penseurs de l'écologie cités ici, le lien qui existe entre des concepts chrétiens et un certain rapport à la nature.

Ce rapport à la nature est proche de celui des agriculteurs paysans que nous avons rencontrés. Or, sur quarante-sept entretiens, on relève seize personnes qui se disent chrétiennes (catholique ou protestant) et trente-six qui ont reçu une éducation religieuse chrétienne (catholique, protestante ou orthodoxe). Ces chiffres ne permettent certes pas de conclure de façon mécanique à un lien entre christianisme et sacralisation du vivant dans une nature qui soit un *donné* inclusif. Cependant, au vue de l'emprise culturelle du christianisme sur les personnes interrogées, au-delà même d'une simple affinité élective entre une pensée christianisée de la nature et la pensée de la

---

14RECLUS E., *l'Homme et la Terre*, Paris, Librairie universelle de Paris, 1905, page de couverture.

15GAUCHET M., *op. cit.*, p.146.

16DUBOS R., *Les Dieux de l'écologie*, Paris, Fayard, 1973, p.129-148.

17CHARBONNEAU B., *op. cit.*, p. 258.

18CHARBONNEAU B., *Le feu vert*, Lyon, Parangon, 2009, p.86.

nature par les paysans, on peut poser l'hypothèse d'une adéquation entre une certaine culture spirituelle chrétienne et une culture écologique qui pose la vision de la nature décrite ci-dessus.

À travers une étude des discours et des pratiques des agriculteurs paysans, nous avons montré l'existence de liens entre leur appréhension théorique et pratique de la nature et une pensée écologiste qui se réfère à des concepts chrétiens tels que l'incarnation et la création. Cette pratique ne recouvre pas une attitude de sacralisation de la nature. Il demeure toutefois une certaine imbrication des deux schémas qui coexistent parfois dans les discours d'une même personne.

Cependant, le schéma le plus clairement répandu pose la nature comme un donné incluant l'homme et dont l'homme est co-créateur. À l'intérieur de cette nature, le vivant est sacralisé comme principe. Le rôle de l'agriculteur paysan, dans sa prise en charge des rapports entre la nature et la société, est alors de rechercher un équilibre entre idéal de nature sauvage et idéal d'un monde artificiel, équilibre garant de la vie et donc de l'humanité. René Dubos parle de « tension entre vie arcadienne et idéal prométhéen<sup>19</sup> » ; Vincent, paysan en Mayenne, évoque quant à lui un « équilibre entre Babylone et Zion ».

Il nous faut conclure en mettant notre enquête en perspective du schéma décrit par Marcel Gauchet. La sacralisation de la vie, la proximité entre la démarche paysanne et des concepts chrétiens sont autant de caractéristiques qui se rattachent à ce que le philosophe décrit comme étant spécifiquement lié à une religion de la transcendance, c'est-à-dire au christianisme, étape précédant la fin de la religion. On peut cependant s'interroger sur le sens de cette analyse dans le contexte de notre enquête : notre hypothèse d'une vision particulière de la nature construite grâce à des concepts chrétiens marque-t-elle un retour en arrière dans le schéma de la sécularisation, un dernier détour avant la sortie du religieux, ou bien, au contraire, la démonstration de l'apport nécessaire du religieux à l'appréhension du monde par l'homme ? Il faut relever les aspects syncrétiques dans la façon de concevoir la nature et la vie, qui diffère de celle du Vatican et qui nous invitent à considérer l'héritage religieux dans sa complexité : depuis l'influence catholique et protestante du personnalisme dans l'écologie politique française<sup>20</sup> jusqu'à l'« éthique du respect de la vie » développée par Albert Schweitzer, théologien protestant admirateur de l'hindouisme et du bouddhisme, en passant par la philosophie vitaliste d'un Bergson<sup>21</sup>.

### **Bibliographie indicative**

- CHARBONNEAU B., *Le Jardin de Babylone*, Paris, L'encyclopédie des nuisances, 2002.
- FUKUOKA M., *La révolution d'un seul grain de paille*, Paris, Guy Trédaniel, 2005.
- GAUCHET M., *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 2005.
- HERVIEU B. (éd.), *Les mondes agricoles en politiques*, Paris, Presses de SciencesPo, 2010.
- HERVIEU-LÉGER D. et HERVIEU B., *Des communautés pour les temps difficiles*, Paris, Le centurion, 1983.
- JACOB J., *Histoire de l'écologie politique*, Paris, Albin Michel, 1999.
- MOSCOVICI S., *Essai sur l'histoire de la nature humaine*, Paris, Flammarion, 1968.

---

19DUBOS R., *op. cit.*, p.200

20Cahiers Jacques-Ellul : Les Années personnalistes, n°1, mars 2003.

21BERGSON H., *L'évolution créatrice*[1907], Paris, PUF, 2007